



HAL
open science

La fabrique de la mémoire

Cécile Lavergne, Terradillos Jean-Luc, Claude Andrault-Schmitt

► **To cite this version:**

Cécile Lavergne, Terradillos Jean-Luc, Claude Andrault-Schmitt. La fabrique de la mémoire. L'Actualité Nouvelle-Aquitaine: science et culture, innovation, 2018, Communautés d'existence, 121, pp.44-47. halshs-01845239

HAL Id: halshs-01845239

<https://shs.hal.science/halshs-01845239v1>

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La fabrique de la mémoire

Souvent rédigés bien après la construction des abbayes, les récits de fondation sont des sources à lire avec prudence. Analyse avec l'historienne Claude Andraut-Schmitt.

Entretien **Cécile Lavergne** et **Jean-Luc Terradillos**

Photos **Marc Deneyer** et **Archives départementales de la Haute-Vienne**

Claude Andraut-Schmitt, professeure émérite d'histoire de l'art médiéval à l'université de Poitiers, interroge les récits de fondation des abbayes au Moyen Âge. Elle revient sur l'écart qui sépare la fondation d'un ordre monastique du développement de ses édifices, une opulence qui semble parfois antinomique avec les principes de bases suivis par les moines.

L'Actualité. – Que nous apprennent les récits de fondation des abbayes ?

Claude Andraut-Schmitt. – J'en suis venue à m'intéresser aux récits de fondation en remarquant qu'il existait un gouffre entre le temps des fondations et les premières constructions. Il s'étire parfois sur plusieurs générations, souvent trois : le fondateur plus ou moins mythique, celui qui institutionnalise, réunit les donations et les domaines, et enfin celui qui construit. Pour des monastères dits «d'austérité», la construction de bâtiments ambitieux est interprétée comme signe de décadence, bien éloigné de l'esprit du fondateur ; ces récits dissimulent la richesse économique des moines. L'image du fondateur est presque toujours celle de l'ermite installé dans le désert. Au Moyen Âge, on se rapporte aux Pères du désert ; toutes les fondations doivent être comme la cabane de saint Antoine. Mais le désert est relatif. Il peut faire référence à une clairière comme à un carrefour.

L'austérité des bâtiments religieux était-elle ancrée dans la mentalité médiévale ?

On cite souvent *L'apologie à Guillaume de Saint-Thierry*, une lettre de Bernard de Clairvaux envoyée

en 1125 à un de ses secrétaires et disciples. On y trouve dans une langue admirable qu'il faut bannir des cloîtres les images des monstres et les monstrueuses beautés mais, précise-t-il : «*Quoi qu'il en soit, reconnaissons que ces choses sont faites en l'honneur de Dieu.*» À l'époque, ce n'est qu'une invitation à renforcer la méditation et non un texte programmatique. Certaines sources dénotent une forme de schizophrénie chez les cisterciens. L'anglais Aelred de Rievaulx préconise l'absence de représentations fantaisistes, de sculptures et de peintures. Il évoque même la possibilité de vivre dans des cabanes. Pourtant, on s'aperçoit qu'il a fait construire des bâtiments absolument luxueux dont une infirmerie de cinquante mètres de long pour qu'on puisse le soigner. On prétend qu'il mangeait trop. Les textes anglais qui sont mieux conservés que les nôtres nous éclairent sur le fait que certains fondateurs ne refusent pas la richesse quand elle est pour la maison de Dieu ; ils la refusent pour eux-mêmes. D'autre part, on dit que les vitraux des cisterciens sont très sobres parce qu'ils ne sont pas historiés mais les chercheurs ont démontré qu'ils coûtaient aussi chers que les autres. La différence réside dans l'ostentation de la simplicité.

Comment la communauté s'organise-t-elle autour de l'ermite ?

Lorsque l'ermite a du succès, il est entouré de nombreuses personnes qu'il faut fédérer. Soit il est hérétique, soit il est reconnu par l'Église et alors se construit un ordre religieux. Très souvent, les premiers temps ne sont pas organisés au sens où nous l'entendons. Il est difficile avant la fin du XII^e siècle



de connaître exactement les règles suivies ; elles se divisent globalement en deux types, la tradition bénédictine et le mode canonial attribué à saint Augustin. Les choses ne sont vraiment encadrées et fixées que sous l'inspiration du pape Innocent III. Les cisterciens sont donnés alors comme exemple parce qu'ils ont justement une organisation très hiérarchisée.

En quoi l'abbaye de Fontevraud vient-elle rompre avec le monachisme ordinaire ? Qu'est-ce qui fait son originalité ?

Robert d'Arbrissel était un prédicateur qui parcourait les routes. Il est décrit la barbe hirsute, les pieds nus, les cheveux mal coupés sur le front, et on pouvait le considérer comme étant à la frontière de l'hérésie. Mais il avait un énorme succès. Il était suivi par une foule de gens : des hommes, des femmes, des putains repenties. Avec l'appui de l'évêque, il a fondé en 1101 une communauté dirigée par des femmes. Il existait d'ores et déjà des communautés bénédictines, comme

Sainte-Croix à Poitiers, mais elles étaient toujours soumises aux hommes ; l'abbesse était chaperonnée par des chapelains et par l'évêque. Tandis qu'à Fontevraud, les deux premières abbesses furent des matrones, des femmes laïques, veuves et qui avaient une expérience de la vie. La communauté principale était celle des femmes, très vite devenue la communauté «des vierges» (jeunes filles dotées).

La deuxième, autour de l'église Sainte-Madeleine, était composée de matrones, de veuves et éventuellement d'anciennes putains. La communauté des hommes, celle de Saint-Jean de l'Habit, était soumise aux femmes et à l'abbesse. Fontevraud était une immense ville-abbaye avec le Grand-Moûtier, La Madeleine, Saint-Jean l'Habit et même Saint-Lazare qui abritait la communauté s'occupant des malades. Le site n'a pas subi l'écart habituel de générations entre fondation, institutionnalisation et construction. D'ailleurs, le problème avec les sources médiévales c'est que les mots «fondation», «construction» et

Élévation des reliques du fondateur par des évêques. *Speculum grandimontis* (Le Miroir de Grandmont) de Gérard lthier, XIII^e siècle. Archives départementales de la Haute-Vienne, I SEM 68.



Vestiges de l'abbaye de Grandmont situés dans les monts d'Ambazac en Haute-Vienne.

«édification» peuvent dire beaucoup de choses sans distinguer l'institutionnalisation et les constructions en pierre. Les termes sont ambigus.

Inversement, comment se manifeste l'écart entre la fondation et l'expansion d'un ordre ?

L'exemple contraire, c'est celui de Grandmont. Étienne de Muret en est le fondateur, appelé ermite, évidemment. Il meurt en 1124, avant l'institutionnalisation de l'établissement ; il est tout à fait contemporain de Robert d'Arbrissel (mort en 1117). Or les récits que nous avons sont bien plus tardifs, et proviennent notamment du *Miroir de Grandmont*, œuvre produite par le septième prieur. Elle contient l'hagiographie du fondateur, ses miracles, la vie de ses successeurs, etc. Un manuscrit du tout début du XIII^e siècle en est conservé à Limoges, numérisé aux Archives départementales. Une première mémoire s'est ainsi construite pour légitimer la construction et l'ordre. En

étudiant le développement architectural de l'ordre de Grandmont, je me suis rendu compte que c'était un mouvement postérieur à 1189, une année capitale pour «l'édification» du saint. Étienne de Muret est alors canonisé par le pape. Cette bulle a été obtenue peu avant sa mort par Henri II Plantagenêt. C'est le point de départ des miracles, de l'écriture et de l'expansion de l'ordre du point de vue des constructions.

Henri II Plantagenêt avait-il intérêt à faire émerger de nouveaux ordres monastiques ?

Par tradition, les suzerains et les princes sont bienveillants et généreux envers les ordres monastiques. Ils ne mettent pas «tous leurs œufs dans le même panier». Henri II favorise autant les cisterciens que les chartreux ou les grandmontains. On dit qu'il avait une amitié particulière pour les prieurs de Grandmont. Pour lui, c'était sur la route partant du Berry ou du Poitou. Il passait à La Souterraine, une ville



Plantagenêt, puis à Limoges, et enfin à Rocamadour. Grandmont était une étape sur le chemin du nouveau pèlerinage de Rocamadour.

Les historiens conservent une distance critique avec leurs sources. Est-il important de se méfier des récits des fondations et de la mémoire produite par les abbayes ?

Un exemple en Aquitaine : ami de Robert d'Arbrissel, Gérard de Salles a fondé une sorte de nébuleuse très vaste via les groupes de Fontdouce, de Dalon et de Cadouin. Cette dernière abbaye est importante pour avoir fondé Grandselve (Tarn-et-Garonne) qui a elle-même ensemencé toutes les abbayes cisterciennes de Catalogne. La plupart des groupes de Gérard sont entrés ensuite dans l'ordre cistercien, sauf Fontdouce. Pour tous ces établissements, une mémoire édifiante s'est construite deux ou trois générations après la fondation. Le XVII^e siècle est ensuite un grand moment

de fabrication de la mémoire monastique, lors de la Contre-Réforme. Les mauristes installés à Saint-Germain-des-Prés réalisent des enquêtes dans l'ensemble des abbayes françaises pour relever les archives restantes. Ils donnent l'image d'une organisation rigoureuse de la pyramide cistercienne, en classant les générations d'abbayes-mères et d'abbayes-filles. Mais les dates d'affiliation à l'ordre cistercien sont bien souvent fausses ; elles ont été négociées. En principe, toutes les abbayes cisterciennes envoyaient leur abbé au chapitre annuel de Cîteaux où les discussions étaient organisées selon un ordre de préséance. Dans toutes les histoires du XVII^e siècle, 1124 est donnée comme date d'affiliation de Cadouin. Or, le pape a imposé l'intégration seulement entre 1190 et 1200. L'abbé de Cadouin était tellement puissant qu'il a négocié une date qui lui permette de parler après les tout premiers abbés ! Une falsification qui berne encore les historiens, d'où la nécessité de questionner ses sources. ■